

*Emmanuelle Bayamack-Tam*

## **Une fille du feu**

**EMMANUELLE  
BAYAMACK-TAM**

**P.O.L**

Extrait de la publication



# Une fille du feu

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

RAI-DE-CŒUR, 1996

TOUT CE QUI BRILLE, 1997

PAUVRES MORTS, 2000

HYMEN, 2003

LE TRIOMPHE, 2005

Emmanuelle Bayamack-Tam

# Une fille du feu

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 2008  
ISBN : 978-2-84682-272-5  
[www.pol-editeur.fr](http://www.pol-editeur.fr)

Pour Djamel – *As*





*Or, maintenant que je ne suis plus sur  
l'hippogriffe et qu'aux yeux des mortels j'ai  
recouvré ce qu'on appelle vulgairement la  
raison, – raisonnons.*

Nerval



Chère opinion mondiale, je voudrais t’informer du fait méconnu numéro un : on n’est jamais grosse sans être un peu une héroïne. C’est une vérité que va apprendre à ses dépens la femme qui se dirige vers moi, visant le tabouret en face du mien avec un air d’égarement buté, et mettant à s’y diriger plus de détermination et plus d’énergie que nécessaire, comme s’il s’agissait d’un objectif difficile à rallier. J’identifie tout de suite une ennemie, une forgeronne privée de machette mais bourrée de passion explosive et d’intention de nuire, ce qui ne m’empêche pas de décroiser les jambes, histoire que lui parvienne le meilleur de moi-même, mon odeur en surchauffe, chargée d’informations personnelles et dérangeantes. S’il s’agit d’engager la conversation, j’aime autant la communication non verbale. Elle plante un coude sur le comptoir et laisse passer une rafale de tics avant de

se recomposer la mine contrariée qu'elle croit être de mise. Elle a atteint l'âge où je les préfère, cette cinquantaine bien tapée qui leur monte au cerveau par petites bouffées délirantes. Elle s'est habillée sans considération pour la mode ni pour la saison, bien trop chaudement et dans des associations de couleurs laborieuses. Elle pourrait m'attendrir par son obstination à maintenir une féminité et une juvénilité de pacotille, mais pas question de baisser ma garde car à moins que je ne me trompe de beaucoup, j'ai affaire à une guérillera endurcie et non à une innocente consommatrice.

– Tu es kabyle ?

Et voilà, elle n'est pas plutôt arrivée qu'elle en est déjà au contrôle d'identité. Dieux de l'adrénaline, envoyez-moi des adversaires à la hauteur, par pitié. Comme si elle avait entendu, elle m'attrape le gras du bras, me palpe, me pince, un vrai tripotage de maquignon.

– Dis donc, t'es bien en chair, en tout cas.

Avec les grosses, personne ne se gêne : les grosses ont tout de suite droit à la familiarité. Je ne réponds pas mais lui saisis le poignet et l'abats sur le comptoir comme s'il s'agissait de mettre fin à une partie de bras de fer qui n'aurait même pas commencé. À vaincre sans péril on triomphe sans gloire mais le triomphe me suffit et la gloire attendra. Voûtée sur son tabouret, ma forgeronne a l'air défaite, perdue dans ses mauvaises ruminations, ses tics passant et repassant

en ordre immuable sur son visage recuit. Elle fourgonne dans son sac mais avant qu'elle en sorte quoi que ce soit d'offensif, je lui assène une bonne claque sur la nuque. – *Penser en spécialiste, agir en être humain.* Bien que j'aie échappé au pire – le kidnapping et la séquestration –, je sors sans pavoiser.

Trois pas sous le soleil suffisent à me mettre en nage. Je ne dois surtout pas forcer l'allure. Je fais sensation mais j'ai l'habitude. Je pense même connaître les composantes de cette sensation, ce qu'il y entre d'effroi, de convoitise – et cette rage sadique qui saisit les gens quand je passe et que leur inspirent sans aucun doute ma majesté, ma vénusté et ma vérité assumée au milieu de tous ces articles de camelote, tous ces mensonges, toute cette confusion et cette trahison intégrales que sont les cœurs. Je ne suis pas dangereuse mais je n'exclus pas de le devenir car les vingt ans de persécution que je compte derrière moi m'ont dotée d'une grande agilité de pensée et surtout d'un faible degré d'inhibition, ce qui pourrait me rendre extrêmement compétitive et constituer un atout dans ma vie sexuelle si j'en avais une, mais je suis bien trop occupée à être une fille du feu pour être sexuellement active et désirer qui que ce soit. Et puis j'ai entendu un jour la voix du désir et c'était une voix pauvre, grêle, malade, qui disait des choses comme « bouffe-moi la chatte » ou « défonce-moi le cul », ce que personne de sensé ne peut avoir envie de subir ou d'infliger.

Faire ma toilette intime, voilà ce qui chez moi se rapproche le plus d'une activité érotique. La masturbation est inenvisageable et me laver est ce que je sais faire de mieux. Personne n'est plus propre que moi à l'exception peut-être de certains malades mentaux qui ont fait de l'hygiène une occupation exclusive. Compte tenu de mes volumes hors du commun, j'ai dû développer des techniques de lavage particulières, ne nécessitant ni immersion ni contorsion, et je peux être fière des résultats, de ces odeurs corporelles sélectionnées, de ces informations confidentielles qui relèvent presque de la composition florale ou en tout cas d'un art très maîtrisé, une réussite à elles seules, sans compter la netteté rutilante que j'obtiens invariablement et qui suffirait à me distinguer au milieu de toutes ces charognes aspergées d'eau de toilette, toute cette infection et tout ce fiasco de l'asepsie que sont les corps. J'aimerais faire partager mes compétences, en matière d'hygiène notamment, car je ne suis avare de rien, mais je me heurte à la méfiance obtuse de ceux et celles à qui l'on a enseigné que tout se paie et qui ne reconnaissent ni la bienveillance quand ils la voient ni le bon sens de mes conseils gratuits, de sorte qu'ils réagissent tous comme cette femme dans le métro à qui je me suis pourtant contentée de dire :

– À votre âge, on ne montre plus ses genoux.

Elle me répond avec la grossièreté habituelle des gens en la circonstance. Ils manquent à ce point d'imagination que je pourrais préférer avant eux les formules

par lesquelles ils me renvoient non seulement à mes propres affaires mais encore à mon embonpoint, car telle est la réalité affligeante : ils prendraient beaucoup mieux mes suggestions si j'étais ce que le commun des mortels appelle une belle fille, et le moment est très mal venu pour leur faire la démonstration irréfutable de ma beauté. Je reste donc coite avec mes conseils méprisés et ma beauté invisible, à subir les invectives d'une femme qui tire sur sa jupe et dont les mollets sont encore très bien, charnus mais élégants, une voilure déployée au-dessus de la corde tendue de la cheville, et je parle d'expérience bien que j'aie perdu la mienne depuis longtemps – perdue, la malléole bleue, perdu le tendon rouge, même si en cherchant bien, en enfonçant les doigts, je peux encore sentir l'affleurement de l'os. Mais ce n'est pas une raison pour me hurler dessus : les hurlements ne servent qu'à me confirmer que j'ai été entendue et que la hurleuse portera désormais des jupes à mi-mollets. Je peux me lever tranquillement, quitter la rame en provoquant ma houle habituelle. Pauvres gens, je vous aime, pourtant. Si seulement vous saviez raison garder, la vie serait plus facile pour tout le monde à commencer par vous, mais tant que vos objectifs ne seront ni l'art de vivre ni l'esthétique, je ne me priverai pas de redresser les torts que vous portez à la communauté.

Je ne m'en prends qu'aux femmes. Il y a déjà fort à faire avec elles seules, même si certaines sont de vrais cadeaux du ciel, rien à redire : filles lustrées

comme des perles, biches aux orbites lunaires et serties d'un œil doux ou femmes bien en ordre, muettes, tissées en coton blanc, soie rouge, pois de senteur et fils de la vierge, femmes aspirant au calme intérieur mais sachant se tenir et s'habiller. Si elles n'existaient pas, je serais souvent prise par le découragement car l'ampleur de la tâche dépasse tout ce qu'on peut imaginer, ne serait-ce que sur le plan capillaire, surtout avec les filles africaines ou antillaises qui infligent à leur chevelure des traitements iniques. Toutes ces mèches sciemment contrariées dans leurs joyeuses vrilles naturelles me mettent hors de moi. Je ne comprends pas qu'il y ait des comités anti-vivisection mais personne pour défendre la qualité de vie des cheveux. Je me donne encore plus de mal pour eux que pour les genoux car j'ai le sentiment non seulement que la cause est plus noble mais encore qu'elle s'accommode mieux du mélodrame, de la désolation, des cris, des mèches soulevées à pleine main pour en faire constater l'état injustifiable à leurs propriétaires, qui croient d'abord à une agression raciste, à des griefs spécifiquement nourris contre les cheveux crépus, mais quelque chose en moi leur dit qu'elles seraient mal avisées de me renvoyer à la couleur de ma peau, pourtant très pâle; quelque chose les fait renoncer, peut-être mes lèvres caribéennes, mes pommettes de steppes, ou la masse tremblante de ma propre chevelure, si semblable à la leur, finalement, mais sans la raideur à peine crantée et sans le glacis mordoré.



Il m'a toujours semblé qu'un tatouage tribal sur le menton rajouterait encore à l'égarement de ceux qui tentent de déterminer mes origines mais j'ai d'autres objectifs que l'égarement et je conseille à tout le monde de s'habituer à l'impureté raciale en général et à mon physique en particulier car il risque de devenir la norme vu l'absence de discernement avec laquelle les gens choisissent leurs partenaires et la vitesse à laquelle ils se reproduisent.

– Tu es kabyle?

Il n'y a pas de réponse à cette question ni aux autres, celles qu'on s'est ingénié à me poser toute ma vie : « Tu es antillaise? sarde? mauritanienne? juive? mahoraise? tadjik? brésilienne? franco-guinéenne? » Partout où je vais des voix me hèlent, des mains me frôlent, on me retient, on barre ma route :

– Tu es kurde?

Je ne réponds pas mais je souris presque toujours parce que les doigts crochetés à mon bras, les souffles jetés à mon visage et les articulations pénibles ne me dissimuleront jamais la vraie nature de la question : « Tu es de chez moi? Tu es comme moi? Tu es ma sœur? »

Je ne suis la sœur de personne et ça vaut mieux pour tout le monde.

– Égyptienne? peul? samoane? vénézuélienne? libanaise?

Non, bien pire : les cuisses de ma mère sont ma seule patrie, ce qui exclut toute coïncidence géogra-

phique avec les terres brûlées, les républiques bananières et les estuaires infestés dont mes interlocuteurs ont bêtement gardé la nostalgie. Je viens des cuisses de ma mère, qui se sont refermées depuis, renvoyant à mon père la responsabilité exclusive de me donner des frères et des sœurs, mais comme il n'est pas imaginable qu'il ait survécu à l'accouplement, je ne peux que déconseiller toute spéculation concernant ma fratrie.

Voilà pour la question des origines, qui n'est une question que pour ces misérables, ces esseulés qu'affole leur esseulement et qui croient s'en délivrer par les interdits alimentaires, les mutilations rituelles, les foéticides féminins et autres applications de leur droit coutumier. Je sais de quoi je parle : ma mère a toujours voulu s'imaginer que ses origines, pourtant aussi indéchiffrables que les miennes, prescrivaient impérativement la torture, et elle a mis toute sa fougue à observer cette prescription. Ma mère a de la fougue à revendre même s'il n'y paraît pas à la voir si lointaine, compassée, minuscule, presque réduite, de ces réductions qui s'obtiennent par des techniques proches de la mithridatisation, des ingestions homéopathiques mais quotidiennes de soude, d'arsenic, de curare, d'un poison auquel on se fait mais qui vous ronge. Je ne doute pas qu'avant le corps de son unique enfant elle n'ait eu le sien comme champ d'action, mais ce n'est une excuse à rien : ni au gavage auquel je fus soumise entre zéro et douze ans histoire de hâter ma puberté, ni aux incessants pinçons et éti-

rements de peau destinés à me rendre souple, douce et étirable.

– Tu es chypriote ? marocaine ?

Non, vous n’y êtes toujours pas : je suis d’un peuple qui engraisse et séquestre ses filles, sectionne leur clitoris, racle leur vulve, nécrose leur vagin, suture leurs nymphes, poinçonne leurs chevilles, allonge leur cou et perce leur lèvre inférieure, mesures de prévoyance qui trouvent leur aboutissement dans un déflorage au couteau, beau finish qui n’en est pas un puisque rien n’empêche la reprise ultérieure des travaux de couture sur l’épouse ensemençée ou l’accouchée dolente. Je peux comprendre que l’opinion tolère ces pratiques, dans la mesure où tout le monde s’en trouve rassuré – l’usager trop zélé comme son adversaire idéologique – ; mais que ma mère ait pu, non seulement les connaître, mais avoir l’idée de les mettre en application, elle qui, précisément, n’a pas d’idée, ne pense ni ne lit rien, n’a pas la télé, se gouverne par réflexe conditionné et survit dans une sorte d’hébétude élégante, voilà qui restera toujours pour moi un motif de stupéfaction. Si par ailleurs elle avait encensé des autels domestiques, égrené des komboloï, porté un voile ou sacrifié des poulets ; si elle avait parlé une autre langue, évoqué de temps en temps un pays lointain ou une parentèle dispersée, j’aurais mieux compris ; mais comme elle n’a pas d’autre famille que ma sombre tante Rima, l’exception culturelle n’est pas d’une grande aide

pour justifier ce qu'elle m'a fait subir et qui n'a peut-être jamais été autre chose que le simple prolongement de ses activités professionnelles jusque dans ma chair – mon corps devenant un endroit où déposer, non des objets palpables, mais des mutilations sexuelles répertoriées, une annexe du cabinet de curiosités que ma mère et ma tante tiennent encore aujourd'hui, cet antre encombré par les animaux naturalisés, les éventails mangés aux mites, les sulfures, les services à liqueur dédorés, les feutres poussieux, les guéridons bancals, et cette spécialité de la maison : les coquillages gravés à votre signe zodiacal.

Même après une journée riche en triomphes personnels, je ne peux pas voir la boutique familiale sans me dire : « Mon malheur est ici. » Mon malheur est ici et à l'étage au-dessus, dans l'appartement où j'ai grandi et dont la contiguïté avec l'antre permettait à ma mère de monter charcuter mes cuisses ou pétrir mes seins en bouton pour ensuite, humeur de chien et clope au bec, descendre recevoir ses clients ou ses fournisseurs, en général des héritiers impatientes de lui fourguer le bric-à-brac de toute une vie, en dentelles de Bruges, pieux souvenirs de Lourdes, lingerie hors d'âge, vieux vinyles, bergères crevées. Ma mère « fait » les successions. Les vinyles me reviennent d'office ainsi que les CD aux boîtiers fendus. Quant aux séances de charcutage et de pétrissage, notons à sa décharge qu'elles n'ont jamais semblé lui procurer de plaisir particulier et qu'elle était souvent plus en

Sonny s'agenouille avec moi et dépose le foulard Marvin Gaye parmi d'autres offrandes du même type. Ni lui ni moi n'en avons plus besoin. Chère opinion mondiale, je souhaiterais prodiguer ce conseil aux femmes désireuses de s'isoler du monde : mieux vaut cent fois un bibi à voilette qu'un foulard islamique, du moins si on cherche l'incognito et la tranquillité. Désormais dépourvu d'objet transitionnel, Sonny suce rêveusement son pouce et passe en revue les dessins, courriers et coupures de journaux qui jonchent le sol. « Je suis une reine du cœur, parce qu'il faut bien que quelqu'un aime les gens. » Je ne sais pas qui a dit ça, mais il ne s'agit certainement pas de Dirty Diana, et je pourrais tout à fait reprendre ces mots à mon compte.

Il faut bien que quelqu'un aime les gens, même si l'amour n'est pas le climat qui leur convient et même s'ils préfèrent la guerre mondiale. Le seul qui aimait l'amour autant que moi, c'était Arcady, alors je me redresse, péniblement mais victorieusement, devant la flamme de la princesse inconnue – car il faut être peu clairvoyant pour continuer à croire qu'on honore ici la mémoire d'une princesse parmi d'autres, avec ses titres de noblesse précis, ses dates de naissance et de mort. Non. On voue ici un culte à tout un star-system emballé, à toute une aristocratie siphonnée et fragile. Alors, face à l'or un peu éteint de cette torchère, inspirée par tous ces témoignages de folie collective, moi qui connais si bien la folie

et ai si peu à voir avec la collectivité, moi qui suis porteuse d'un feu bien plus pur, moi qui suis née pour resplendir, j'attrape la main de notre enfant et je promets solennellement à Arcady que le monde n'est pas près d'oublier son nom et qu'un jour, quelque part, s'élèvera un monument aux martyrs ignorés, à l'héroïsme sans fumerolles et aux vrais pratiquants de l'amour libre.